

Le Grand Escalier

En écrivant cette histoire, mon histoire ! j'ignore entre quelles mains elle tombera, ni même si elle sera lue un jour ! S'il devait s'agir des responsables de mon calvaire, à quelque niveau qu'ils se trouvent, je les maudis ! Quant aux autres, à défaut de me venir en aide, qu'ils connaissent ce que j'ai vécu, et ce que je vis encore, pour un temps qui ne devrait plus être long. C'est pourquoi, et sachant que je ne peux m'échapper, je lance ce message comme un ultime espoir, un cri de révolte.

Vous qui peut-être me lirez et n'avez aucune part dans mon malheur, je vous adjure de me croire. Ce que je vais vous raconter vous paraîtra à n'en pas douter invraisemblable, extravagant, insensé ! Vous penserez que ce témoignage est une fable inventée par un mauvais plaisantin qui veut vous abuser ; plus dramatique, vous le tiendrez pour le récit délirant d'un déséquilibré. Mais je ne suis pas fou. Non, je ne suis pas fou ! Et c'est la vérité, la vérité dans son implacable horreur !

Au commencement, ou pour être exact du plus loin que je me souviens, je me retrouvais seul dans un tunnel obscur, humide et froid. Devant moi, dans le lointain, il y avait un brouillard opaque révélé par une douce lueur.

Sans me poser de questions, comme poussé par une force mystérieuse – nullement inquiet par ailleurs –, je me dirigeai vers lui, j'y entrai, je m'y enfonçai.

Très vite, je fus si bien entouré par l'épaisse vapeur blanche que je ne voyais même plus mes pieds. J'orientai mes pas vers

la droite, puis vers la gauche, cherchant les murs afin de me guider, mais mes mains ne rencontrèrent que l'espace. J'insistai plus avant : en vain, ce n'était que vide, vide et brouillard. Alors, je m'arrêtai.

Je demeurais immobile, dans l'attente de je ne sais quoi, quand je fus attrapé aux épaules par je ne sais qui, soulevé de terre, et emmené de force vers je ne sais où ! Revenu de ma surprise, je protestai contre cette façon d'agir incongrue, on ne daigna pas me répondre ; je me débattis, l'étreinte se resserra !

On me reposa sur le sol, une porte s'ouvrit sur une clarté aveuglante, et on me poussa en avant de telle manière que je m'étalai de tout mon long ; et avant que j'aie pu esquisser un geste, deux mains puissantes me relevaient et me faisaient asseoir sans ménagement sur un banc.

Une fois mes yeux habitués à la lumière, je regardai alentour.

J'étais encadré par deux hommes, bâtis en hercule et sanglés dans un uniforme noir ; et nous occupions tous trois un petit espace entouré d'une rambarde et placé en léger surplomb le long d'un mur d'une salle immense – si grande en fait, qu'on n'en voyait pas le fond, qui se perdait dans l'ombre –, tout en longueur, entièrement boisée, et éclairée à notre hauteur par une multitude de lampes implantées en étoile dans le plafond.

Sur la droite, il y avait une longue table massive montée sur une estrade. En face, un homme en robe noire compulsait un volumineux classeur posé sur un pupitre. À ses côtés, un autre, vêtu à l'identique, avait l'air rêveur. Sur la gauche, des enfants, des femmes et des hommes de tous âges étaient assis en rangs

serrés : ils étaient d'une pâleur mortelle et leurs yeux éteints me fixaient avec une insistance qui me mettaient mal à l'aise.

Soudain, trois hommes, habillés de robes pourpres et coiffés de perruques cendrées, entrèrent par la droite et vinrent s'installer derrière la grande table. Celui du milieu déploya une feuille, et il dit, sans lever la tête :

« Accusé, levez-vous ! »

Et bien qu'il n'eût pas de micro, ses mots résonnèrent avec force et l'écho de sa voix se propagea dans la salle.

Comme j'attendais que l'intéressé s'exécutât, l'homme à ma droite me porta un violent coup de coude dans le foie, suivi d'un « le Président a dit debout ! » péremptoire. Je me levai grimaçant de douleur et le cerveau en feu ; et ce fut comme si je sortais d'un état second : en un éclair, je compris que j'étais dans un tribunal, que je me trouvais dans le box des accusés et que j'étais l'accusé !

Le Président poursuivait de sa voix calme et froide :

« Monsieur l'Avocat général, vous avez la parole.

— Comme d'habitude, le dossier de l'accusé est accablant ! tonna l'homme debout en robe noire, tandis que sa main tombait sur l'épais classeur avec un bruit sourd. — Et comme chaque fois, je ne lui vois aucune circonstance atténuante, asséna-t-il, avec des yeux brillants d'un contentement cruel. Par conséquent, il doit subir la peine prévue à cet effet, ainsi que le veut la tradition. »

J'étais abasourdi.

« Accusé, dit le Président, vous êtes reconnu coupable par le tribunal, en... »

Je lui coupai vivement la parole :

« Coupable ? Mais coupable de quoi ? Et de quel tribunal parlez-vous ? »

Une rumeur languissante et sinistre qui avait les accents d'un murmure de réprobation parcourut la foule ; l'Avocat général eut un sourire sarcastique ; son voisin bâilla la bouche grande ouverte ; le juge reprit sur un ton égal :

« En conséquence de quoi, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous condamne au grand escalier : cette sentence est sans appel et à effet immédiat. »

Je m'écriai :

« Mais enfin, que me reproche-t-on ?... Mon avocat ! Où est mon avocat ? »

Ce fut l'Avocat général qui répondit :

« Il n'y a pas d'autre avocat que moi.

— Et les Jurés, où sont les Jurés ? hurlai-je.

— Mais il n'y a pas, il n'y a jamais eu de Jurés », dit l'Avocat général avec un étonnement ironique.

Un moment frappé de stupeur, je demandai encore :

« Et, le grand escalier, qu'est-ce que c'est ? »

Le Président m'observa un instant, et, toujours imperturbable, il dit :

« Vous êtes coupable, cela suffit. Pour ce qui concerne le grand escalier, vous allez le savoir tout de suite. » Et repliant sa feuille : « Gardes ! Faites sortir le condamné et demandez qu'on fasse venir le suivant ».

Au comble de l'exaspération et de l'angoisse, je m'accrochai à la rambarde en criant :

Mais c'est une histoire de fous. Qu'est-ce que tout cela signifie ? Expliquez-moi à la fin. Répondez-moi ! Répondez-moi !

Un des gardes me fit faire demi-tour, l'autre ouvrit la porte par laquelle j'étais arrivé, j'aperçus dans une torsion du cou le sourire narquois de l'Avocat général, et je fus projeté dans

l'ouverture. Là, de nouveau, ce fut le brouillard. J'entendis appeler « Au suivant ! », mais je ne vis personne. Alors, derechef, on m'enleva jusqu'à une nouvelle porte, avant de me pousser violemment. Cependant, je ne chutai pas.

J'étais au pied d'un escalier intérieur, et quel escalier ! En ce temps-là, son aspect monumental, son décor somptueux, pour tout dire sa grandiose beauté dépassait l'entendement. Pavées de grandes dalles en marbre bleu fleuri, ses marches avaient la largeur d'une avenue – plus tard, je devais compter trente-cinq pas – et une foulée de plusieurs enjambées ; des fresques recouvraient les murs ainsi que la voûte en berceau, haute comme une nef d'église ; suspendus à intervalles réguliers, de gigantesques lustres, ruisselants de cristal, étincelaient de mille feux sous la flamme de leurs bougies ; et l'ensemble s'élevait en douceur, dans une féerie de couleurs, loin, très loin, à l'infini, là où les lignes se rejoignaient pour se fondre en un minuscule point lumineux.

À mes yeux, seul un esprit supérieur, sinon illuminé, avait pu concevoir un tel ouvrage, seule une armée d'ouvriers ou d'esclaves avait pu l'ériger, seule une légion d'artistes de génie avait pu lui donner une telle magnificence. Et encore, était-il raisonnable de penser que l'homme pût être à l'origine d'un pareil édifice ?

Comment traduire la sensation physique que j'éprouvais devant cet abîme inversé, ce couloir aérien lumineux comme un jour de soleil et orné comme le plus beau des palais ? J'étais ébloui jusqu'au vertige ; une impression qui se mêlait d'une sorte d'effroi, car devant une illustration de démesure telle que celle-là, l'esprit s'effraye naturellement.

La porte claqua dans mon dos. Je pivotai sur mes talons.